

Autochtonies littéraires et écritures du Divers : Approche géoépistémique du roman africain

Akoa Amougui Pierre Roméo

Université de Maroua

Correspondant e-mail : akoaaamougui@yahoo.fr

Article soumis le 24/08/2019, accepté le 12/12/2019 et publié
le 04/01/2020

Résumé : Quels sont les priorités cognitives qui se révèlent à l'écrivain africain afin d'écrire les milieux ? Quelles sont les liaisons qui existent dans l'expression des savoirs en fonction des habiters ? Bien avant, des études épistémocritiques se sont livrées à la représentation des épistémès qui nécessitent aujourd'hui un arrêt sur ses modalités d'expression des deux niveaux d'inspiration romanesque. Il s'agit de percevoir comment, dans le contexte postmoderne africain, les savoirs se catégorisent au regard du grand ensemble intra et extraterritorial dans lequel les paramètres littéraires s'efforcent de partager et d'intégrer, pour une visibilité meilleure, des savoirs locaux. Il s'agit aussi de définir la passerelle esthétique hybride, la création à la base des mouvements humains à travers la qualification des lieux, des habitants et de sa posture face aux milieux typifiés.

Mots-clés : Mutations, Espace, Identité, Liaisons, Roman africain.

Abstract: *What are the cognitive priorities that are revealed to the African writer in order to portray the inhabiting? What are the links that exist in the expression of knowledge accordance the living spaces? Long time ago, epistemocritical studies have engaged themselves in the representation of epistemes that require a judgment on its modalities today on the expression of the two degrees of novel inspiration. It is a question of perceiving how, in the postmodern African context, knowledge is categorized with regard to the great intra and extra-territorial set in which literary parameters strive to share and integrate, for a better visibility, local knowledge. It is also a definition of the aesthetic bridge, the creation at the basis of human movements through the qualification of places, inhabitants and its posture to typified environments.*

Keywords: *Mutations, Space, Identity, Links, African novel.*

Introduction

Le terme autochtonie n'est pas en soi péjoratif dès lors que le texte se comprend mieux à partir de ses sources ou de ses marques du

milieu culturel d'appartenance. Ceci réfère avant tout au lieu de soi qui inspire le créateur d'une œuvre. Et lorsqu'on parle de valences, il est question de stabilité, de transfert, de mise en commun, de connexions et de liaisons des savoirs (polyvalences) dans l'écriture des propriétés des milieux. Cette notion vient se doter d'un double ton en montrant que le savoir est déterminé par une création savante et un agencement délicat des principes d'un habiter (Stock, 2007) ou encore une vive pratique scripturale de l'espace et du savoir (Abada, 2019). Peut-on dire de *facto* que les savoirs sont un ensemble d'indicateurs et de référencement des sociétés, ou sont-ils des marqueurs territoriaux et des références interterritoriales qui catégorisent une littérature ? Comme si, dans une certaine mesure, une littérature est générée pour se préoccuper d'un trait cognitif local, faits sociaux idéalisés, que drainaient la théorie postcoloniale¹, l'ethnostylistique, l'ethnotypicité, l'afrocentrisme, le nationalisme. Ces postures ont néanmoins élucidé la dimension épistémique de l'œuvre littéraire qui apparaît comme un cliché de notre monde vécu, dont la reconnaissance réarticule le réel qui nous est si bien connu en de nouveaux horizons (Klimis et Van Eynde, 2002). Elle a montré comment le texte surdétermine les valences des espaces de vie locaux, au cours de son évolution. Elle a aussi observé sa compatibilité avec le territoire (Albert, Abomo-Maurin, Garnier et Prignitz, 2011), élément à remettre en lumière aujourd'hui pour la redéfinition des productions artistiques en rapport avec l'histoire et le développement de l'Afrique. Au fait, celles-ci ont présenté un enjeu avec le temps ; celui de l'expression de la territorialité, de l'identité, de l'autochtonie, de l'appartenance..., moyens de performance d'une littérature qui se dresse quoique timidement face aux influences mondiales « mondialisantes ».

C'est pour ces raisons que nous suggérons une géoépistémographie de trois romans africains², dont deux puisent dans l'oralité traditionnelle, afin de personifier les grands thèmes locaux et la

¹ Les faits sociaux structurés et normatifs au cœur de la théorie postcoloniale qui fait en même temps corps avec les notions d'hybridité, d'altérité, d'identité, de migrilité, d'exil.

²Aminata Sow Fall (1998), André Salifou (2000), Fatou Diome (2010).

science locale qui inspire leurs créations. Ceci vient générer le contact entre les valences du savoir et les covalences disciplinaires (littérature et espaces humains). Autrement dit, les valences s'approprient l'univers dramatique, et les covalences encadrent la dimension dépendante de l'opération critique. La géocritique³ observera donc les propriétés cognitives dont regorge l'interprétation épistémocritique, laquelle ne s'approprie pas le discours pour la démonstration des éléments du savoir. Elle se fonde sur le factuel et le visible, sur les critères positivistes ou mieux de réalisme.

1. Auteur, texte et territoire de soi

Pour un regard extérieur, tout ce qui est de l'ordre de l'autochtonie est généralement perçu comme une simple découverte, ou encore comme un fait exotique. Lorsqu'une écriture n'est pas jugée introvertie, elle est dite régionale, ethnique, folklorique, dans le sens d'un objet de périphérie flou, moins effarant, malgré une spiritualité certaine. Ce sont là des *a priori* attribués à une littérature africaine en difficulté, en quête d'émergence. Quelques écrivains providentiels aux plumes mirobolantes avec une inclination aux vertus territoriales se sont fait remarquer par leur très aimable poésie dédiée à la terre mère. Ce fut à cette époque, les prémices d'une écriture de l'autochtone qui forgeait pleinement un monde uniquement de/pour soi, se refusant une supplantation des espaces « autres » dans ses créations littéraires, lieu de construction culturelle qui détermine ses rapports au territoire. L'appartenance territoriale matérialisée par des métadiscours territorialisant fait, même dans les productions actuelles, parfois fi d'une dimension extraterritoriale des savoirs tout simplement parce qu'ils sont méconnus. Mais un ensemble de réalités liées à ceux-ci sont venues gommer ces positions aujourd'hui parce que, à un certain moment, si la littérature

³La géocritique (Westphal, 2007) qui inspire cette approche est multifocale, et plusieurs mouvements des sciences humaines l'intègrent dès lors que la question des savoirs surgit (Westphal, 2011). En effet, les élans de terroir, de territorialité, d'identité, d'originalité, d'appartenance... suggère la question de la propriété d'un savoir qui pourrait déterminer une place, un lieu, une nation.

est une affaire d'espace, l'espace est le contenu de tous les savoirs où l'habitant puise pour donner un sens au monde. L'écrivain se préoccupe donc d'un habiter qui « exige [par exemple] la maîtrise sémantique d'un espace » (Masson, 1998: 45) dont il devrait s'en préoccuper. Il y a donc maîtrise dans la mesure où l'espace de soi est compris et homogène puisque l'artiste-occupant est un créateur rhizophage.

1.1. Les perceptions d'une littérature-racine

L'effet qu'ont la littérature et la critique africaines sur le monde artistique contemporain serait d'autant plus un enjeu qu'un résultat escompté. C'est un constat qu'on peut poser, au vu de son contenu et sa relation avec le contexte socioculturel et politique chargé, flou et instable, donc polémique, grâce auquel plusieurs textes sont générés. Et si la critique africaine évolue en rangs serrés pour le rayonnement de la littérature, un bilan à caractère indécis pourrait aussi lui être fait. Les concepts intrinsèques récurrents, longtemps abordés mais non moins harassants, changeant d'orientations ou de perspectives, tournent encore de nos jours autour du dynamisme littéraire africain dont le terme générique est les littératures traditionnelles. De la création selon ses propriétés territoriales, de ses valeurs. Mais il est davantage nécessaire de poser l'impact de cette littérature locale, de son influence face aux autres aires, et de son rôle et apport au monde ses « rapports entre les littératures mondiales et sur les relations qui existent entre ces littératures et les rapports entre les nations » (Bisanswa, 2009 : 35). On pourrait encore se demander si l'Afrique construit-elle un fonctionnement fictif savant, à l'image d'un monde en convergence unilatéral, si nous voulons parler d'une écriture de Soi en tant que moyen d'expression idéologique et supra identitaire. La conception et l'idéalisation de son lieu, l'espace source de création ou motif d'émergence littéraire sont porteurs d'un partage latent.

Le matériau oral ancestral ou les traditions orales dilués en littératures sont le terrain d'essai de quelques écrivains africains. Les premiers producteurs étant leurs communautés culturelles orales, les thèmes locaux abondent dans leurs textes dès lors que le produit

culturel ne détient pas une stature moderne. Par exemple, comme l'évoque A. Ricard, « [I]es contes restituent une image de l'Afrique vue « de l'intérieur » ; ils offrent aussi une représentation de la mentalité « africaine » [...] qui s'accorde avec les idées dominantes du siècle précédent sur le continent noir. » (1995 : 36). Une époque en Afrique montre le nouvel intellectuel africain, première génération d'écrivains, guidé par l'école occidentale. Le maître celui-lui informe d'un savoir immense du terroir digne d'être préservé. Les premiers producteurs sont ainsi issus de la veine sociale locale (exemple des premiers à recueillir des textes oraux) bien que certains eussent encore usé des traducteurs et interprètes. Au fait, la première écriture africaine n'écrit sans doute que le lieu. Les genres littéraires oraux éminemment anthropocentrés et biocentrés relatent les valeurs dont le roman moderne n'apporte pas grand-chose dans ces valeurs africaines relatées, sujet déjà traité par les productions orales. Le roman (même la poésie) de cette génération est une suite logique, reprogrammée contextualisée de la parole ancienne mêlée de pratiques transmissibles et de traditions orales ; une « renaissance culturelle » en fait. L'écrivain africain « type » n'a donc de richesses que son entourage et ses savoirs locaux qu'il valorise avec fierté et diligence.

En parcourant le roman d'inspiration épique d'Aminata Saw Fall, l'auteure évoque plusieurs stéréotypes dont souffrent les femmes notamment la stérilité censée être uniquement féminine⁴. Ou encore le divorce qui charrie toujours honte et humiliation chez la famille de la femme. Elle n'omet pas aussi la balkanisation de cette société post-indépendance en deux classes qui se supportent difficilement : les descendants des anciens nobles et ceux des anciens esclaves. L'occasion de la célébration du passé a lieu annuellement au village de Babyselli en l'honneur du jujubier du patriarche, emblème éternel de ce territoire mythique peut être largement convoqué dans le récit. Le texte offre une pensée fondamentale exprimée par le

⁴ Plusieurs communautés traditionnelles africaines en majorité phalocratiques prétendent rarement à reconnaître l'infécondité de l'homme. Si le couple n'a pas d'enfant, la faute revient toujours à la femme.

personnage central. Pour Yelli, respecter les ancêtres, perpétuer leur souvenir dans le cœur des vivants est primordial. Il y a un peu de ses ancêtres en lui, et savoir d'où il vient lui permet de mieux savoir ce qu'il deviendra. La source de ce roman est de la corporation d'une longue lignée des griots (Yelli, Tacko, Naari) de Babyselli, thaumaturges du verbe qui chantent les ancêtres et surtout le Foutadjallon. Ils content une généalogie où s'emmêlent nobles, esclaves et ancêtres. Des liens étroits, calqués sur les rapports qu'avaient les ancêtres se nouent entre les descendants. Par exemple, ceux de Biti (esclave) qui ont aidé Yellimané (fils du patriarche Sarebibibi) continuent à vivre auprès d'eux, à se devoir une sorte de solidarité sacrée, tout à fait volontaire. Partir des considérations de l'attachement à la terre natale (issue de la pertinente littérature orale), l'auteure poursuit son processus de création en s'inspirant des faits immédiats. Mais toujours est-il qu'il demeure les considérations culturelles géoconcentrées, concentriques et sans intension conspirative, loin du dépassement de son cadre socioculturel qu'il veut avant tout inviolé.

Là n'est qu'un exemple de l'esthétique de certains auteurs locaux qui décrivent principalement l'expérience du sentiment local. Ils œuvrent dans la peinture, le plus souvent idéalisée, de la manière de vivre le territoire, de l'histoire, des pratiques, bref de la culture locale. Ce phénomène démontre la mise en relief d'une présentation de quelques cultures isolées des intellectuels et artistes qui ont pu émerger dans le domaine de l'écriture. Par ailleurs, on réalise que d'autres écrivains s'occupent particulièrement des discours puisés sur les réalités locales avec une expérience allochtone. Il s'agit des écrivains qui se fondent sur les dispositions naturelles, le dessin des mœurs, la mentalité et posent une certaine interprétation, en tant que œil multipolaire, sur le fonctionnement de l'univers contemporain.

1.2. Échelles des savoirs géolocalisés

Pour Pumain (2003), la géographie doit certes participer aux recherches sur les pratiques et les représentations individuelles, dans leurs interférences avec des structures de l'espace. Mais, après avoir

récusé les simplifications réductrices de l'homme habitant ou de l'homme producteur, elle n'a pas su, ou pas voulu, s'inventer un « *homo geographicus* ». Dans la production théorique, la discipline paraît mieux placée pour rappeler et réinterroger la réalité des niveaux intermédiaires, les effets d'échelle, de dimension, de situation et de configuration. Entre local et global, il ne s'agit pas de réinventer des identités figées dans des territoires, en rabattant les groupes sociaux sur des interactions de proximité. C'est dans la structure même des réseaux qu'il faut chercher les effets d'échelle, non pas seulement par un interactionnisme individualisant, mais bien en identifiant les sous-systèmes et leurs nœuds puissants, ceux qui fédèrent les coopérations comme ceux qui organisent entre individus et territoires les chemins de la dépendance et de la domination. La production romanesque africaine, par le biais de la description, fait figure d'une montée impressionnante grâce à la polarisation et la dépoliarisation des savoirs selon les thèmes et les aires de production dominante.

1.2.1. Savoirs intraculturels et révélations interculturelles

Ôter telle ou telle chose ou l'ajouter à l'autre détruit les fondements socioculturels de l'une ou de l'autre. Nommer un savoir en français enlèverait l'encrage exact d'un mot en sa langue d'origine. Ce qui va créer des oppositions idéologiques entre considérations occidentales de la littérature et spécificités littéraires africaines. Une réflexion récente de X. Garnier (2015) remet en question le lien supposé entre une langue – dite indigène, autochtone, locale ou nationale selon les contextes – et un territoire, pour montrer comment cette proximité supposée de la langue et des espaces géographiques est précisément un puissant vecteur de déterritorialisation. Au fait, il existe des agents divers qui œuvrent pour la déstructuration de la teneur d'un savoir locale mythifiée (sortir du mythe du milieu).

L'auteur du roman *La Valse des vautours* se livre à cet effet à la narration inspirée des faits imaginaires contenus dans les contes et légendes de la littérature nigérienne où la morale est de mise. Mais on y voit la vie sociale d'une société contemporaine faite de desseins

d'un monde toujours enchâssé par l'expérience traditionnelle. L'auteur évoque de temps à autre les ressemblances entre les milieux de vie et les époques. Au fait, ce qui est connu et vécu dans un espace donné est un phénomène universel que l'auteur se donne la charge de présenter, de contextualiser. Dans ce sens, le savoir devient un branchement automatique et se donne la possibilité de construire un imaginaire hiérarchisant les savoirs locaux en transcendantalisation. Le texte de André Salifou est en d'autres termes une instance de révélations diverses : existence antérieure en Afrique d'un genre avant l'avènement du style occidental. Un genre qui ne pourrait se définir que selon sa signification locale qui tient à prélever les éléments comparatifs avec l'ailleurs. L'écriture de l'autochtonie est d'abord un agencement de systèmes symboliques. Disons autrement que la production en situation habitante se fait aussi, consciemment ou non, sur la base des savoirs connexes ou périphériques ; meilleur moyen pour l'écrivain de se prononcer face à l'échange du savoir.

1.2.2. Production du savoir local ou promotion de l'identité

Lorsque le texte d'André Salifou est abordé, on constate qu'il est dans le besoin de fondre sa trame dans une sorte de stratification des savoirs. Bien que son texte soit doté des particularités locales, il s'agit d'une approche qui explique des vérités locales en relation avec le résultat d'une pénétration des données étrangères. Lorsqu'on découvre le texte de bout en bout, des mondes pluriels s'associent dans la trame afin de mieux expliquer l'état des choses. On se demande donc si une telle production romanesque qui s'inspire des savoirs territoriaux n'entre-t-elle pas en complicité avec l'expérience extérieure pour expliquer certains savoirs locaux ?

Nous admettons l'idée selon laquelle la littérature du lieu fixe, en ne mettant en valeur que ses composantes socioculturelles et politiques, n'est certainement pas une perspective très salutaire face à la situation actuelle du monde. Les pensées territoriales ne relèvent pas uniquement du cas africain, on pourrait prendre d'autres cas. Il faudra donc répondre à la question de savoir pourquoi être tenté d'écrire son lieu, pour son lieu et dans son lieu ? Les productions dites

originales et les propositions et contributions scientifiques relevant ainsi que quelques créations littéraires africaines sont comme condamnées dans une sorte de prescription obligatoire du local, de la région parce que plus connus et accessible. Il est aussi question d'attachement (affection du territoire) et d'un enjeu politique, économique et idéologique.

Ceux qui scrutent le terroir écrit, les études postcoloniales, les *Subaltern Studies*, le *Cultural Studies*, insistent sur l'importance de l'environnement social et historique, et privilégient le discours identitaire garant de l'authenticité et l'expression de la différence ; « Nouvelles écritures » (Sewanou, 1986) ou « écritures émergentes », pour le cas des romans, totalisent l'espace fictif qui devient un monde. Pourrions-nous dire par ailleurs que la littérature du terroir revêt un potentiel expansionniste latent qui s'affirme à partir de sa fonction et de la représentation des particularités transmissibles ? Un peu comme parler d'un espace de soi comme un espace de l'autre. Au fait, la littérature du terroir est un moyen de passage de l'autre qui se sent interpellé, et réagit dans un cadre critique. La critique (de la) des sources qui « pose en particulier le problème de la « création littéraire » (Bisanswa, 2009 : 33) se limite à la critique du « goût » personnel et du « goût absolu ». Elle oscille entre originalité de l'écrivain et le besoin de l'intégrer dans des catégories normatives classiques établies.

L'expression des savoirs est un principe lié à l'identité culturelle (particularismes territoriaux) et/ou identité littéraire (pour une révélation du milieu de production) en extension. Mobiliser les savoirs dans un roman est une affaire de culture personnelle, une catégorie poétique qui offre l'occasion pour tout auteur d'osciller entre faire savoir au sens personnel le contenu d'un milieu, étant avant tout une référence pour les autres.

2. Le traité littéraire de la motilité ou des migrations

Cette section ne met pas en balance le centre et la périphérie du fait que les équations incluses ne seront jamais clairement résolues. Le décroisement ou le décentrement consiste à l'un à parler de l'autre par la différence ayant au préalable la connaissance de son

environnement. C'est ce qui caractérise une littérature qui pose les insuffisances des concepts d'autochtonie. Il existe une interdépendance entre leur territoire d'origine et leur lieu d'exil. Les thèmes sont entre autre sa situation (celle de l'écrivain qui parle du migrant), son adaptation dans son nouvel environnement. J. Semujanga dans sa perspective transculturelle va logiquement à l'encontre de la régionalisation des œuvres d'arts ainsi que de la définition de la littérarité des textes. Il appert pour lui « que toute analyse rigoureuse du roman [...] exige de tenir compte du caractère transnational de la création esthétique » (1999 : 8). Il est dans ce cas assez indiqué d'ouvrir le savoir à plusieurs sensibilités et intelligences sur la base d'une œuvre focalisée sur le parcours des personnages en mouvement⁵. C'est ici qu'on percevra, avec l'œuvre de Fatou Diome⁶, auteure extravertie, la dimension plurifocale et de l'apparence plurisensorielle de la littérature en rapport avec les politiques des territoires, dans la représentation des sociétés contemporaines. On pourra retrouver dans ces analyses les composantes de la transdisciplinarité⁷, les traits de l'universalité plus ou moins utopiques⁸.

2.1. Langages des milieux à travers le mouvement des personnages

⁵ Ceci est valable pour ce qu'on appelle de nos jours de la migration retour ou de la remigration.

⁶ On CE en indication de *Celles qui attendent* dans les appels à référence. Des œuvres comme *Le Ventre de l'Atlantique* et *Ceux de Julie* développent des thématiques similaires avec *Celles qui attendent*.

⁷ Corrélation entre les domaines du savoir, discours pluriels et diversifiés.

⁸ Sans toutefois récuser complètement le terme de mondialisation ou d'universalisation de la littérature africaine, il est fortement visible que le caractère chimérique de ce postulat libéraliste et conformiste sous-tende une autre forme de dépendance à une esthétique et à une thématique. Il a été urgent de constater que les littératures n'évoluent véritablement pas en oscillation intermittente et translatrice entre des pôles d'expression culturelle. Elles semblent, pour mieux la situer, se mouvoir dans une perspective d'évolution autonome, se construisant des faiblesses, et se fortifiant grâce à l'intrusion des autres réalités auxquelles le producteur fait face ou apprend.

La production de la littérature africaine a bien d'autres productions constituées des personnages secoués par l'insatisfaction du lieu source⁹. Devenant presque une théorie, l'immigration a été pelée par une certaine critique afin d'élucider ses significances et ses formes esthétiques eu égard aux formes canoniques des productions africaines. L'environnement postmoderne, soumis à la volonté du capitalisme industriel européen qui a complexifié quelques sociétés africaines se présente particulièrement comme une source de fatalité du Noir (Betché, 2012). Avec les théories culturelles et sociologiques, iconographiques et d'histoire coloniale, bon nombre de ces littératures s'adressent aux entités qui souffrent du vice de l'inconfort des propriétés du local. Cette entreprise intellectuelle a fait ses premiers pas en Afrique, à partir des représentations marginales de l'immigré beur en Europe qui est au départ l'une des figures principales des productions littéraires¹⁰.

Celles qui attendent s'arrogent la thématique de l'immigration désignant une infiltration et l'établissement des personnes dans un pays, généralement pour y bénéficier de certaines prérogatives. Les personnages migrants qui s'introduisent en Europe, espace salubre convoité, font face à des revers classiques tels la xénophobie et l'africophobie. Mais les facettes de l'intérêt et de l'opportunisme qui caractérisent le vice européen et viennent ainsi repenser les rapports entre l'Afrique et l'Europe qui, mutuellement, questionnent les imaginaires qui ont reclassé les procédés de diffusion de certains savoirs qui dépendent des interpénétrations de territoires.

Le besoin d'émergence a mené certains personnages, désireux d'une vie digne, au choix de l'exil momentané ou définitif. La parution de *Celles qui attendent* s'est faite à un moment où les déplacements des

⁹ Nous avons Calixthe Beyala (*Le Petit Prince de Belleville, Les Honneurs perdus, La Plantation, Maman a un amour*), Boubacar Boris Diop (*Dans la peau d'un sans-papier*), Ousmane Socé (*Mirages de Paris*), Sami Tchak (*Place des Fêtes*), Alain Mabanckou (*Bleu, Blanc, Rouge*), etc.

¹⁰ Dans les années 80, les auteurs comme Azouz Begag (*Le Gone du Chaâba*), Leïla Houari (*Zeïda de nulle part*), Ahmed Zitouni (*Aimez-vous Brahim ?*) émergent dans la littérature maghrébine de l'immigré.

masses africaines vers l'Europe sont à leur gravité. Ce problème séculaire et courant n'émeut certainement pas par la narration des stratégies de recherche de la réussite. Il rappelle surtout les rapports de deux univers liés, différents et paradoxaux. L'expatriation des jeunes Sénégalais est devenue en effet une activité pudique soutenue par des « mercenaires de l'espoir », des passeurs Africains et Européens. Après les indépendances de certains pays africains, une forte désolation ne s'éloigne pas de la sphère sociale de base. La population remodelée tient sa survie à une économie en décadence et d'un système politique hérité de cette même colonisation qui ne semble pas être compatible au niveau de vie escompté par une grande partie de la population.

L'histoire est construite ici autour de six personnages ; Arame et Bougna, Daba et Coumba, respectivement mères et épouses de Lamine et d'Issa, les deux principaux immigrés en Europe. Arame et Bougna, comme la majeure partie des femmes du village vivent des faibles revenus du petit commerce et des crédits octroyés par le boutiquier Abdou, grenier incontournable en cette période de conjoncture. Daba et Coumba sont des jeunes filles, elles aussi immiscées dans des obligations traditionnelles et les exigences modernes au prix desquelles les décisions pour la vie ne sont pas toujours évidentes. Une femme mariée doit, selon la coutume locale, s'assurer du bien-être de ses beaux-parents au prix des sacrifices parfois désobligeants.

La société de cette partie du Sénégal, au regard de sa configuration géographique, offre des opportunités d'y vivre ou de s'expatrier relativement sans grandes difficultés. On distingue ainsi deux types de jeunes dans les espaces terrestre, fluvial et maritime. Il y a ceux qui parviennent à exercer une activité au bénéfice du pays ou de la communauté locale. Ils représentent ceux qui réussissent même sans exercer une fonction administrative fortement rémunérée. Ansou le piroguier, rival de Lamine, est par exemple un pêcheur et transporteur des passagers entre les différentes rives. L'autre catégorie de la jeunesse est happée par la prestigieuse Europe qui leur accordera richesse, gloire et respect.

Plusieurs immigrés sont ainsi envahis par le mythe de l'Europe pourvoyeuse de bien-être, dernier rempart d'un fils d'Afrique qui veut réussir. Lamine et Issa sont d'anciens élèves qui n'ont pas pu avancer à cause de la précarité. S'il est su par une jeunesse trop ambitieuse que partir chercher fortune ailleurs garantie la réussite, il semble par contre tabou et honteux de divulguer cette information.

L'auteure montre aussi que l'émigration ou charme social, moteur des défis personnels et provocateurs des inquiétudes n'auraient pas eu lieu d'être si les fils s'étaient contentés de leur Afrique natale. La misère qui fait malgré tout choir le statut du personnage s'amplifie par les pressions rencontrées lors de ses pérégrinations qui concèdent paradoxalement l'honneur. Dans cette île du Sine-Saloum, un immigré fait preuve d'autorité. Il est sous une nouvelle aura, celle de la plénitude et de l'aisance matérielle.

C'est à cet effet que l'imaginaire collectif est disposé à accorder un intérêt surdimensionné à l'Europe, parce qu'elle est développée et est dotée d'une puissante économie qui attire plusieurs aventuriers, qui en profiteront certes, mais après d'âpres efforts et au prix d'un salaire dérisoire. Fatou Diome ayant vécu en Afrique et en Europe livre avec réalisme un discours qui s'imbrique entre les mailles d'une narration focalisée sur l'Ici.

La priorité revient à ceux qui sont restés, par qui le discours et le statut de l'immigré se construisent, par le raisonnement de la femme et de l'épouse¹¹. C'est à partir de l'imagination psychique de l'Ici que transparait les états d'âmes de l'Ailleurs, enfouis dans les traits d'humour (satirique) qui se manifeste la plupart des textes d'immigration.

2.2. Comprendre le besoin de variation spatiale

Parler de celles qui attendent reviendrait encore à décrire les misères et les meurtrissures africaines connues. Parler de ceux qui

¹¹ Le discours tenu n'est pas directement issu des protagonistes de la clandestinité qui sont Lamine et Issa. Il existe des médiateurs qui relaient ce discours : les lettres, les appels téléphoniques, les personnages satellites (parfois par les monologues, les soliloques, le discours rapporté), le narrateur.

s'en vont revient à parler du traitement qui leur est réservé, ce qui constitue les doutes et les inquiétudes de ceux qui restent. Le roman de F. Diome évoque naturellement ce qui cadre avec un mode d'écriture et des situations humaines. Son écriture rétrocède la responsabilité discursive aux victimes indirectes de l'immigration en se référant aux modalités sociales, bien qu'en fait, tel que le pense A. Coulibaly (2011), l'écriture migrante consiste à respatialiser les référents, une sorte de réorientation du locus africain.

Certains personnages et le narrateur ne parviennent pas à donner la teneur et les raisons de tous les déplacements à cause du caractère polysémique et multifonctionnel du mot immigration. Celui-ci « renferme des réalités multiples dont certaines sont si souterraines qu'elles échappent à l'acuité des analystes du phénomène. Même si les raisons économiques sont évidentes, elles sont loin de justifier tous les départs. » (Diome : 46). Une grande ignorance et une forte présomption de certains tournent cependant autour de ce phénomène passionnant. L'Europe est une belle terre d'accueil, même sans perspectives, il faut y aller sans craindre les dangers potentiels.

D'autres jeunes, à l'exemple des fils de la coépouse de Bougna, parviennent à obtenir une bourse pour le Canada et la France (Diome : 59, 64). Leur déplacement formel et subventionné consiste d'office à effectuer un retour pour faire valoir une compétence au pays. La politique sénégalaise livre une image d'un système qui encourage les efforts d'une jeunesse méritante, bien que tout se fasse pour une poignée de personnes. Mais les personnages montrent que la bourse n'est pas la seule clef qui ouvre les portes de la réussite : « Oui, nos fils, Issa et Lamine ; eux aussi pourraient partir en Europe [...] Oui, partir en Europe, réussir comme les autres et améliorer notre sort. [...] Eux aussi peuvent y aller, l'interrompt Bougna. Ils peuvent partir, sans diplômes, sans bourses et même sans papiers. » (Diome : 66). Les voies du ciel et de la mer sont à la portée de chacun, à la seule raison d'ennoblir la famille et de la rendre riche. Cette partie de la société sénégalaise exprime avec

fidélité l'inclinaison des désirs d'une Afrique livrée à sa propre merci.

Face à l'allure que prenait le phénomène d'émigration, il fallait réajuster certaines de ses mesures. Les critères fictifs sont envisagés avec le Sénégal pour intimider les organisateurs inconnus de l'activité : « Mais depuis que l'Union européenne avait jeté ses nasses Frontex au travers des points de passage et imposé de pseudo-accords à l'État sénégalais, l'obligation à accepter la restriction du droit de circuler de ses propres citoyens, les passeurs avaient réduit leur activité, par crainte des pandores. » (Diome : 116). Les passeurs non identifiés appartiennent néanmoins aux deux extrémités ; celle de l'Afrique et celle de l'Europe. Au fait, une émigration sélective, contrôlée, formelle et officialisée favoriserait les rapports entre le Nord et le Sud. Elle aurait aussi permis la revalorisation de l'image des politiques africaine et européenne censées encadrer de chaque côté le potentiel humain. L'errance d'un clandestin en migration permanente se traduit par la fréquentation de plusieurs milieux, caractéristique de la déambulation et l'instabilité occasionnées par les refoulements excessifs.

L'écrivaine élabore le texte par l'immixtion dans les différents espaces narratifs qui induisent un rapport historique indéfectible. Un texte qui façonne des espaces de médiation entre plusieurs imaginaires peut être entendue comme une « écriture de l'entre-deux » et du « Tout-monde ». Mais ce « entre-deux » est jonché d'apriorismes qui déterminent les types de personnes qui se côtoient. Face à la multiplication des déplacements à l'aire de la mondialisation, certains auteurs se posent la question du lieu. L'écriture devient aujourd'hui une façon d'habiter, c'est-à-dire de retrouver des points cardinaux pour des personnages qui ont quitté leur terre, voire leur langue maternelle.

Les rapports Nord/Sud paraissent pour le narrateur une réorganisation de l'« emprise impérialiste qui ne s'est jamais desserrée sur l'Afrique. » (Diome : 240). Sur la question d'immigration choisie, elle se fonde sur un débouché auquel l'avantage revient au maître. Il y a l'immigration choisie pour la

guerre, pour l'industrialisation, au fait pour les besoins d'une main-d'œuvre peu coûteuse malgré certaines oppositions idéologiques des partis de certains pays. Il s'agit de la représentation d'un long périple qui vise à révéler une identité constituée au sein d'une société étrangère qui cède difficilement aux attentes de l'immigré.

Conclusion

Il est une évidence dans la production du savoir en littérature ; l'auteur est une passerelle qui le collecte et le transcrit sans toutefois donner les raisons de ses choix, mais s'efforce de justifier ce qui fait le bon sens de sa qualification en fonction des espaces de vie. C'est à ce niveau que réside le bienfaisant créaturel qui aide à circonscrire et à délimiter les priorités d'un projet d'édification des hommes. Le savoir, tel qu'il se manifeste a d'abord pour priorité le milieu, il est le siège de la focalisation. Et pour un certain vent artistique, il se soucie de regrouper l'intérêt objectif en tentant de prescrire et de brandir un savoir universellement reconnu de tous afin de concerter les imaginaires et de faire profiter à tous des mêmes indicateurs. L'écriture du Divers devient à cet effet une gamme d'informations qui connecte les sensibilités de plusieurs lecteurs. L'auteur reste pour cela un distributeur de savoir qui se contente d'avoir ses pieds toujours enracinés.

La littérature africaine est donc devenue au fil du temps un composite littéraire à partir duquel les sociétés/territoires se reconnaissent et se méconnaissent mutuellement. Cette situation se pose lorsqu'il s'agit de savoir comment parle-t-elle de l'Afrique au monde, comment se révèle-t-elle au monde et comment révèle-t-elle le monde au monde hier et aujourd'hui. On l'a remarqué, le déploiement progressif et permanent et son processus d'affirmation de son savoir à travers ses genres majeurs, ses thèmes et le fonctionnement structurel, se sont fait sous la bannière de la rénovation, de l'actualisation et de la transgression ; des éléments qui réorientent son statut. Il a certainement été perçu dans la perspective géoépistémique que tout est question de productions relatives aux phénomènes endogènes et exogènes (puisqu'ils entretiennent des rapports conséquents) des écrivains appartenant

à un champ référentiel culturel précis qui est avant tout dominant puisque dans une certaine mesure, tout savoir local précède le savoir global. Disons que les savoirs démontrent, à l'aide des rapprochements figuratifs, les enjeux de la territorialité, du déterminisme identitaire, de l'appartenance,... éléments et moyens de performance d'une littérature supposée cloisonnée mais qui se dresse. Elle a néanmoins le mérite d'instruire et de renseigner sur le Divers local et toucher l'échiquier global dans ce sens qu'elle devient maître et régulateur des thèmes cosmopolites.

Bibliographie

Corpus

Diome, Fatou, 2010, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion.

Salifou, André, 2000, *La Valse des vautours*, Paris, L'Harmattan.

Sow Fall, Aminata, 1998, *Le Jujubier du patriarche*, Paris, Serpent à plumes.

Ouvrages et articles

Abada Medjo, Jean-Claude, 2019, *Épistémogéographies. Les fabriques de l'espace et du savoir dans la fiction*, Paris, L'Harmattan.

Albert, Christine ; Abomo-Maurin, Rose-Marie ; Garnier, Xavier et Prignitz, Gisèle, 2011, *Littératures africaines et territoires*, Paris, Karthala.

Bakhtine, Mikhaïl, 1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

Betché, Zachée, 2012, *L'Invention de l'homme noir. Une critique de la modernité*, Paris, L'Harmattan.

Bisanswa, Justin, 2009, « D'une critique l'autre : littérature africaine et prisme de la critique », in Cheymol, Marc, *Littératures au sud*, Éditions des archives contemporaines, pp. 27-35.

Blanchard, Pascal et Bancel, Nicolas, 1998, *De l'indigène à l'immigré*, Paris, Gallimard.

Bokiba, André-Patient, 1998, *Écriture et identité dans la littérature africaine*, Paris, L'Harmattan.

Coulibaly, Adama, 2011, « Écriture migrante et nouveaux territoires littéraires dans quelques romans francophones », in Albert, Christiane ; Abomo-Maurin, Rose-Marie ; Garnier, Xavier et Prignitz, Gisèle, *Littératures africaines et territoires*, Paris, Karthala.

Garnier, Xavier, 2015, « Pour une géocritique des littératures en langues africaines », in *Études littéraires*, Vol. 46, n°1, pp. 21-30.

Kane, Mohamadou, 1964, « Sur les formes traditionnelles du roman africain », in *Revue de la littérature comparée*, n°48, pp.536-568.

Kane, Mohamadou, 1982, *Roman africain et tradition*, Dakar, NEA.

Klimis, Sophie et Van Eynde, Laurent, 2002, *Littératures et savoir (s)*, Saint-Louis, Publications des Facultés Universitaires de Saint-Louis.

Masson, Alain, 1998, « Écrire, habiter », in *Tangence*, n° 58, pp. 35-46.

Pumain, Denise, 2003, « Du local au global, une géographie sans échelles ? », in *Cybergeog : European Journal of Geography* [En ligne], consulté le 22 avril 2017. URL : <http://cybergeog.revues.org/594>.

Ricard, Alain, 1995, *Littérature d'Afrique noire. Des Langues aux livres*, Paris, Karthala.

Semujsanga, Josias, 1999, *Dynamique des genres dans le roman africain. Éléments de poétique transculturelle*, Paris, L'Harmattan.

Stock, Mathis, 2007, « Théorie de l'habiter. Questionnements », in Paquot, Thierry ; Lussault, Michel et Younès, Chris, *Habiter, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, pp.103-125.

Westphal, Bertrand, 2007, *La Géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Minuit.

AKOA. P. R., Des autochtonies littéraires et écritures du Divers...

Westphal, Bertrand, 2011, *Le Monde plausible. Espace, lieu, carte*, Paris, Minuit.